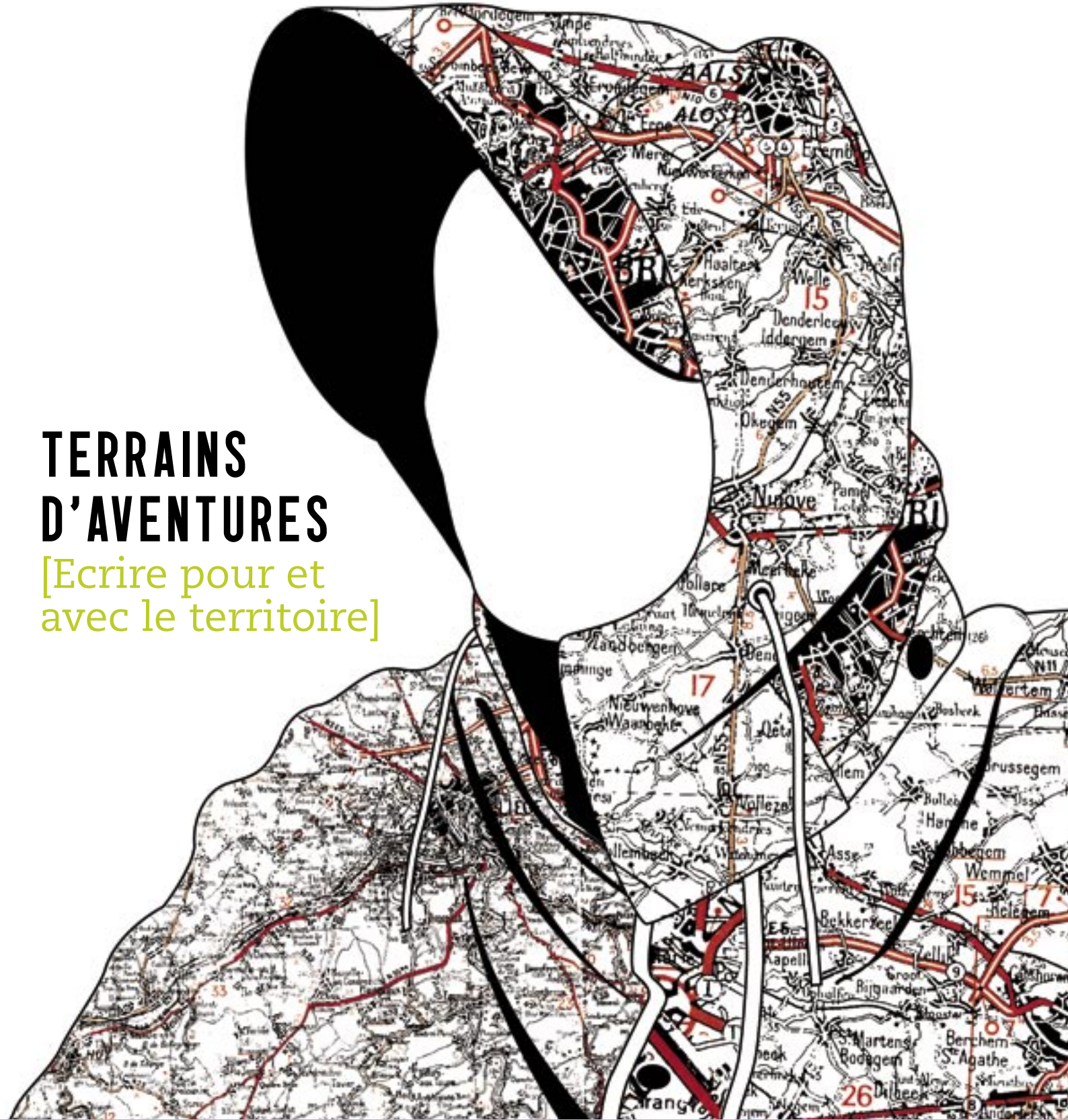


Dossier #3 - Juillet 2009

stradda

LE MAGAZINE DE LA CRÉATION HORS LES MURS

**TERRAINS
D'AVENTURES**
[Ecrire pour et
avec le territoire]



Circostrada Network



Le dossier est extrait de
Stradda #9 - Juillet 2008

Le magazine de la création hors les murs

Dossiers critiques et analyses

L'actualité du cirque contemporain
et des arts de la rue

Un regard sur des projets
singuliers

Reportages dans les villes aux
quatre coins du globe

La part belle à la photographie

Des points de vue sensibles

L'information professionnelle avec
"Les Brèves"

Magazine trimestriel en français

1 numéro : 7,50 € • abonnement dès 28 €

www.stradda.fr • accueil@horslesmurs.fr • + 33 (0) 1 55 28 10 10

Une publication de
HORSLESMURS

Centre national de ressources des arts de la rue
et des arts du cirque

Terrains d'aventures

[Écrire pour et avec le territoire]

- 6 Vous avez dit territoire ?
- 8 COMPAGNIE OUIË/DIRE. Trilogie gastronome
- 9 OPÉRA PAGAI. Safari intime
- 10 Ecriture habitée
- 12 Le temps à l'œuvre
- 14 L'APPRENTIE COMPAGNIE. Le Tout Nous
- 15 DEUXIÈME GROUPE D'INTERVENTION. Conversation avec Harfleur
- 16 Sans tabous ni totems
- 18 Entrer dans les quartiers
- 20 HELLO!EARTH. The Invisible Reality Show



DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Jean Digne

CONSEILLERS
Marc Lecarpentier
Thierry Voisin

RÉDACTEURS EN CHEF
Jean Digne – Stéphane Simonin
RÉDACTION Olivier Bertrand,
Sylvie Clidière, Isabelle Duvail,
Naly Gérard, Anne Gonon,
Pascal Le Brun-Cordier, Nathalie
Mauret, Valérie de Saint-Do,
Thierry Voisin

IMAGES Olivier Chambrial,
Dublin Docklands / flickr.com,
Romek Drzymala, Kristof Guez,
Julie Guiches / Picturertank,
Gérard Lecornu, Jean-Luc
Petit, Agathe de Poupeney
/ Photoscene.fr, Christophe
Raynaud de Lage, Deborah
Robbiano, François Serveau

COORDINATION
Isabelle Drubigny, Yohann Floch

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION
Peggy Tardrew

ICONOGRAPHIE Marie Le Moigne

DIRECTION ARTISTIQUE
Anne Choffey

RÉGIE PUBLICITAIRE
Violette Bernad –
diffusion@horslesmurs.fr
+33 (0)1 55 28 10 09



édito

Nous sommes heureux de vous présenter le troisième dossier extrait du magazine *Stradda* : “Terrains d’aventures [écrire pour et avec le territoire]”. Les professionnels européens des arts de la rue et des arts du cirque expriment souvent leur souhait de disposer de publications et de ressources documentaires, facilement accessibles et traduites en plusieurs langues.

Ces ressources sont utiles à plusieurs niveaux : au-delà de la visibilité nécessaire apportée aux projets artistiques, elles permettent de sensibiliser décideurs politiques, institutions et mécènes à ces esthétiques innovantes.

Stradda, magazine trimestriel publié en français par HorsLesMurs – centre national de ressources des arts de la rue et des arts du cirque – est le seul magazine entiè-

rement consacré à la création en espace public et au cirque contemporain. Les correspondants de la plate-forme Circostrada Network se sont naturellement tournés vers ce support particulièrement bien identifié pour proposer la traduction en anglais et la publication électronique, tous les deux mois, de dossiers thématiques parus dans le magazine.

Nous espérons que ce dossier participera à une meilleure circulation des idées et des projets artistiques, enrichiront les débats et contribueront à faire connaître la grande vitalité des arts de la rue et des arts du cirque.

Jean Digne. Directeur de la publication
Stéphane Simonin. Rédacteur en chef
Yohann Floch. Coordinateur de
Circostrada Network



Le projet a été financé avec le soutien de la Commission européenne. Cette publication (communication) n'engage que son auteur et la Commission n'est pas responsable de l'usage qui pourrait être fait des informations qui y sont contenues.

HORS LES MURS
CIRCOSTRADA NETWORK





CIRCOSTRADA NETWORK

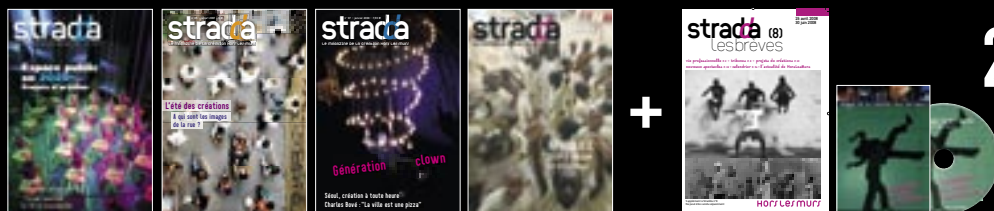
Circostrada Network - Arts de la Rue et Arts du Cirque
Plateforme européenne pour l'information, la recherche et les échanges professionnels

Circostrada Network travaille au développement et à la structuration des arts de la rue et des arts du cirque à l'échelle européenne. Si ces secteurs font preuve d'un dynamisme artistique important à travers l'Europe, ils ont besoin d'un espace d'échange, de coopération, de réflexion et de représentation professionnelle au niveau européen. Fondé en 2003 par HorsLesMurs et composé d'une trentaine de correspondants, le réseau contribue à la circulation de l'information et de la ressource au sein de ces milieux artistiques. Le réseau favorise la rencontre et la coopération entre les professionnels européens en menant des actions communes en faveur de la reconnaissance de ces formes artistiques.

Circostrada Network

c/o HorsLesMurs - 68, rue de la Folie Méricourt - 75011 Paris - France
T. +33 (0)1 55 28 10 10 - F. +33 (0)1 55 28 10 11
info@circostrada.org
www.circostrada.org

Abonnez-vous!



28 € 1 an, 4 numéros

Avec **Stradda**, vous recevrez **Les Brèves**, supplément d'information professionnelle pour tout savoir sur les arts du cirque et les arts de la rue : rendez-vous, projets de création, agenda des événements, tribunes, appels d'offres...

Oui, je m'abonne à Stradda

Je recevrai **les Brèves**, supplément d'information professionnelle + en cadeau **Le DVD*** « Esthétiques du cirque contemporain »

Nom _____ Prénom _____
Structure _____
Adresse _____
Ville / Pays _____
Tél. _____ Email _____

Je souhaite recevoir la newsletter gratuite et mensuelle de HorsLesMurs

- 1 an, 4 numéros 28 € (France métropolitaine) 34 € (Dom Tom, autres pays)
2 ans, 8 numéros 48 € (France métropolitaine) 54 € (Dom Tom, autres pays)

MODE DE RÈGLEMENT :

- Virement bancaire** CC Nanterre La Défense, compte n° 42569 00009 51020017003 42 (motif: votre nom)
 Chèque (France uniquement, libellé à l'ordre de HorsLesMurs)
 Carte bancaire n° _____ / _____ / _____ / _____ date d'expiration _____ / _____

Date / Signature

Formulaire d'abonnement à retourner avec votre règlement à :
HorsLesMurs - 68, rue de la Folie Méricourt 75011 Paris - France
Tél. : 01 55 28 10 10 - Fax : 01 55 28 10 11

*dans la limite des stocks disponibles



terrains d'aventures

[Ecrire pour et avec le territoire]

Nouvelle tendance artistique ? Besoin de se confronter au réel ? Retour aux fondamentaux des arts de la rue ? Démarche citoyenne ? Une chose est sûre : de plus en plus de compagnies quittent les sentiers battus de la diffusion à la recherche de nouveaux terrains d'aventures. Leur motivation ? S'immerger au cœur des **territoires** pour y trouver la matière même de leurs créations. S'adresser non pas à un public mais directement aux **habitants**, et créer avec et pour eux. Renouveler le rapport au **temps** de la création et de la diffusion pour inventer de **nouvelles formes**, ancrées dans le **réel**. *Stradda* ne pouvait rester insensible à ces aventures qui constituent désormais un véritable courant artistique.

Balade parmi
une douzaine
de projets
artistiques.

Compagnie HVDZ
Les Veillées p.7

Stefan Kaegi
Cargo Sofia-X p.7

Compagnie Ouïe/Dire
Trilogie gastronome p.8

Opéra Pagai
Safari intime p.9

Compagnie des Prairies
Là commence le ciel p.13

L'Apprentie compagnie
Le Tout Nous p.14

Deuxième Groupe d'intervention
Conversation avec Harfleur p.15

KompleXKapharnaüm
PlayRec p.19

Hello!earth
The Invisible Reality Show p.20

Territoire. Désigne à la fois un espace géographique – ville, communauté de communes, pays... – et ceux qui y vivent. Le territoire peut être le décor où s'inscrit le projet artistique ou le terreau de la création, un substrat dont s'emparent les artistes.

Vous avez dit territoire ?

Depuis peu, c'est devenu un mot fétiche dans la culture. Mais que désigne-t-il exactement et que font les artistes qui travaillent « avec » le territoire ?

C'est un mot que personne n'emploie dans la vie normale. J'habite un quartier, une ville ou un village, pas un « territoire ». C'est un mot que les professionnels de la culture utilisent intensément, au moins depuis les Projets culturels de quartier, invention du ministère de la Culture en 1995, alors que la « territorialisation » des politiques culturelles se généralisait. C'est un mot dont la cote s'est appréciée en 2001, quand les friches ont été nommées « nouveaux territoires de l'art », et que l'on retrouve désormais dans les titres de maints colloques et programmes de recherche. Google témoigne de ce succès sémantique : 600 000 réponses pour une requête « art et territoire ».

C'est un mot symptôme dont l'usage intensif succède au constat statistique de l'échec de la démocratisation de la culture. C'est un mot fétiche dans la novlangue des politiques culturelles, jamais précisément défini, dont on devine qu'il désigne un certain « réel » et manifeste le désir d'une création artistique au plus près des « populations ». Le territoire serait ainsi à la fois un espace géographique – ville, pays, communauté de communes... – et ceux qui y vivent. Fréquemment, s'agrègent à lui d'autres mots-clés : résidence, action culturelle, parfois « esthétique relationnelle » ou « art contextuel »¹.

Matière de la création. Il y a deux manières d'envisager l'articulation entre territoire et création. Le territoire peut être le décor où s'inscrit le projet artistique. Le lien avec le lieu existe, mais ténu, secondaire : théâtre *dans* la rue, art *dans* le paysage. Autre configuration : le territoire est le terreau de la création, un substrat dont s'emparent les artistes. Théâtre, danse ou musique *de* rue, art *du* paysage. Quelques exemples dans ce registre, où des mots, des sons, des paysages deviennent la source du projet artistique.

Particulièrement recherchée, la « parole » des « habitants » est au cœur de nombreuses créations. Recueillie lors de résidences, elle est restituée telle quelle, reprise par des comédiens ou retravaillée et souvent confrontée à d'autres discours. Comme dans *Les Veillées* imaginées par Guy Alloucherie de la compagnie HVDZ² (voir aussi encadré page suivante) : « *Il s'agit, par tous les moyens, cirque, danse, théâtre, vidéo, d'aller à la rencontre des gens pour collecter des témoignages et inventer des formes d'art où les gens se sentent concernés (...)*. Les Veillées sont faites de ces rencontres, de marches dans les rues et d'interventions artistiques mettant en jeu les habitants des quartiers populaires et les salariés de la compagnie pendant nos résidences. » Paroles privées devenues publiques, paroles socialement inaudibles auxquelles on prête enfin attention, elles acquièrent alors une dimension politique et esthétique et résonnent souvent fortement dans la cité.

« C'est un mot que l'on retrouve désormais dans les titres de maints colloques et programmes de recherche. Google témoigne de ce succès sémantique : 600 000 réponses à la requête "art et territoire". »

Les sons nourrissent aussi nombre de créations *in situ*. On se souvient du collectif MU³ qui donnait à entendre autrement le quartier populaire de la Goutte d'Or à Paris à des promeneurs équipés de casques et baladeurs. On pense aussi au compositeur Nicolas Frize qui, des usines de Billancourt aux bureaux de poste de Marseille, sonde le corps social pour « redonner la parole aux sons qui témoignent de l'existence de l'autre »⁴.

Le cadre de vie, espace urbain ou paysage naturel, est également susceptible de devenir un matériau pour les artistes. Le plasticien Stefan Shankland⁵, en résidence pour plusieurs années sur la ZAC du Plateau à Ivry-sur-Seine, fait de ce territoire un



En 2006, à bord du Cargo Sofia-Ljubljana, les spectateurs-passagers sont embarqués dans le "théâtre de route" de Stefan Kaegi.

laboratoire dont il explore « *le potentiel plastique et culturel* » – en déplaçant une série d'objets urbains emblématiques, en créant des panneaux d'affichage atypiques... Également à l'écoute de la ville et de ses métamorphoses, le collectif d'architectes et d'artistes Pixel⁶ a conçu le Bulb : une demi-sphère posée sur une place publique où sont projetés images et sons captés et remixés pendant deux semaines d'immersion dans un quartier ou un village.

Autre lien possible entre création et territoire, celui que proposait Le Phun, en mai 2008, autour de l'île du Martin-Pêcheur, en bord de Marne, à Champigny. Dans la filiation du Land Art, l'équipe du Phun⁷ s'est installée une dizaine de jours sur le site pour donner leur juste place à une centaine de Pheuillus, de fragiles personnages emplis de feuilles mortes, images émouvantes et subtiles de la condition humaine. Sous un pont, dans les arbres ou sur l'eau, ces voyageurs en transit ont ainsi pu engager un dialogue silencieux avec le paysage autant qu'avec les flâneurs.

En route. Quant à Stefan Kaegi, du collectif Rimini Protokoll⁸, il invente un genre : le « théâtre de route ». Son *Cargo Sofia-X* embarque des spectateurs d'Avignon, Paris ou Bordeaux dans un semi-remorque pendant deux heures autour de leur ville. L'une des parois latérales est vitrée : les paysages défilent, en alternance avec des images filmées, commentés par les chauffeurs du camion. Le périple dure en fait plusieurs jours et passe par la Serbie, la Croatie, la Slovaquie, l'Allemagne, la Suisse... Ce saisissant voyage dans l'Europe du transport routier et du capitalisme voyou relève d'un très innovant théâtre du réel, à la fois documentaire et fictionnel, dont l'efficacité politique et poétique est décuplée par la superposition des territoires arpentés : celui où se déploie le récit des deux chauffeurs bulgares et celui où roule le camion. Cette fiction immersive d'un réalisme vif explore d'une manière puissamment originale l'irréalité troublante du monde visible.

Si le territoire peut nourrir la création, comme ces exemples le montrent, il est aussi pour une part inventé par les artistes. Aux yeux des habitants de Champigny, l'île du Martin-Pêcheur n'est plus tout à fait la même depuis le passage des Pheuillus. Pour certains Ivryens, plus qu'une Zone d'activité concertée, la ZAC du Plateau est devenue, grâce à l'activité de Stefan Shankland, une Zone d'activation culturelle. Et les résidents des quartiers traversés par Guy Alloucherie et sa troupe n'ont plus tout à fait la même image d'eux-mêmes et de leur ville.

Par ces greffes sur le réel, cette porosité entre l'art et la vie, ces écarts poétiques ouverts au creux du quotidien, par le déplacement des représentations ordinaires, ces projets artistiques ancrés et « enrés » dans les territoires contribuent à les déterritorialiser. Modestement, temporairement. Face aux récits formatés du *storytelling* urbain, glorifiant l'identité et la centralité des villes, ces décentrement et désidentifications provisoires sont éminemment réjouissants. Ils confirment aussi qu'une autre politique culturelle est possible, visant moins à *créer pour* – un public, une programmation – qu'à *inventer avec* – des gens, un territoire –, fusionnant création et diffusion, et articulant action culturelle et création artistique. ● PASCAL LE BRUN-CORDIER

1. Nicolas Bourriaud, *Esthétique relationnelle*, Les Presses du réel, 1998.
2. Paul Ardenne, *Un art contextuel*, Flammarion, 2004.
3. hvdz.org/blog
4. mu.asso.fr
5. Nicolas Frize à lire et à écouter sur <http://artw-espace-public.c.la>
6. trans305.org
7. <http://pixel.asso.free.fr>
8. lephun.net
9. rimini-protokoll.de

L'ART D'ÉVEILLER

Donner, recevoir, restituer : *Les Veillées* de la compagnie HVDZ se décomposent en trois temps. Deux semaines pour investir la ville, tisser des liens avec les habitants, être là simplement pour écouter, parler, se promener, danser, filmer le quartier, ses rues et ses activités, boire et manger avec les gens. Puis vient le temps de la restitution avec un spectacle et enfin un film dont la ville et sa population sont les personnages principaux. « *Après ce soir-là, explique Guy Alloucherie, directeur artistique de HVDZ, on veut croire que les visages anonymes (...) ne le seront plus, qu'il restera des traces. Qu'en faisant ce pas, on aura participé à notre manière à tisser des liens, à provoquer des rencontres.* » ● T.V.

Ouïe/Dire dans Le Quercy

Qu'est-ce qu'on mange ici ?

Depuis décembre 2007, repérant un son ici, captant une image ailleurs, Kristof Guez et Marc Pichelin, se frottent à l'est du Quercy, à ses habitants et au plat de morue local : l'estafinado.

Cette *Trilogie gastronome* est un portrait photographique et phonographique du pays Est-Quercy, une occasion de parler de ce territoire en évoquant un sujet primordial : la gastronomie. Le photographe Kristof Guez, dont les sujets de prédilection sont le réel et le quotidien, et le compositeur Marc Pichelin, qui aime être dans une relation contextuelle avec un territoire, inventent des formes artistiques originales, mêlant performance, installation, vidéo et édition. Leur travail, volontairement non spectaculaire, a deux enjeux. Tout d'abord, l'exploration d'une relation entre le réel et l'expression artistique contemporaine, avec une interrogation sur la place de l'artiste dans notre monde. Ensuite, une expérimentation sincère et ouverte de la relation entre le son et l'image en général, et entre la photographie et la phonographie en particulier.

Avant la dégustation. Depuis décembre 2007, et pendant trois ans (« *Il faut du temps pour approcher les gens* », souligne Kristof Guez), ils vont faire le portrait de ce coin de France à partir d'un plat local : l'estofinado. Un plat originaire de la vallée du Lot, à base de poisson séché (morue) et de pommes de terre. Tout au long de cette résidence, les artistes proposent d'approcher ou de (re)découvrir non seulement le produit fini mais les différentes étapes de préparation qui précèdent la dégustation. Associé à Derrière le hublot, qui a, depuis 1996, le souci permanent de sensibiliser par des actions appropriées le public le plus large possible, ils s'intègrent à toutes les composantes de la vie du pays, explorent de nouvelles relations aux habitants, d'autres façons de partager avec les publics et de faire vivre l'art et la culture en milieu rural. Un acte artistique parachève bien sûr la démarche (avec un



© KRISTOF GUEZ

premier épisode lors du festival Derrière le Hublot 2008) mais, pour nos deux observateurs du réel, le plus important, ce n'est pas l'édition de la carte postale photo/phonographique – même si elle a une valeur universelle – mais toutes les étapes intermédiaires réalisées sur différents sites – domestiques ou industriels, publics ou privés –, et nourries de rencontres avec les habitants. « *C'est l'exigence sociale de l'œuvre qui importe avant sa réalisation, sa dimension sensible* », entonnent-ils en chœur. « *Nous sommes au service du territoire.* » ● THIERRY VOISIN

Trilogie gastronome, Compagnie Ouïe/Dire
www.ouiedire.com - www.chemins-publics.com

Marie-Thérèse Sales, charcutière à Capdenac-Gare

« C'est bien de parler de notre pays, de son patrimoine, de sa gastronomie. On est loin de Paris mais on existe aussi ! Et ça nous change de voir des artistes s'intéresser à notre travail, vivre comme ça à nos côtés. »



L'Observatoire des comportements humains d'Opéra Pagai

Fenêtres ouvertes sur habitants

Avec son *Safari intime*, Opéra Pagai propose une mise en scène à l'échelle humaine, qui s'invite chez les gens et brouille les frontières entre habitants et comédiens.

Inventeur de l'Observatoire des comportements humains, Opéra Pagai organise à l'occasion de la Journée nationale de l'intime une soirée portes et fenêtres ouvertes. On y découvre, à travers une approche scientifique rigoureuse, des spécimens humains dans leur milieu naturel. Plus prosaïquement, ce *Safari intime* met en scène tout un quartier, mêlant comédiens professionnels et habitants. Le visiteur d'un soir peut, en toute impunité, laisser libre cours à sa curiosité, regarder les autres vivre en passant une tête à la fenêtre de leurs maisons, découvrir les secrets d'un petit bout de ville où les habitants eux-mêmes réapprennent à vivre ensemble.

● THIERRY VOISIN
www.operapagai.com



Safari intime à
Chalon dans la rue,
en 2007

Cyril Jaubert, directeur artistique d'Opéra Pagai

« On interroge l'art de vivre d'un territoire et de sa population »

« Qu'ai-je à dire ici, à ces gens-là, que je n'aurai pas à dire ailleurs ? Cette question guide la démarche des *Entreprises de détournement*. On interroge l'art de vivre d'un territoire et de sa population pour regarder le monde. Nous n'avons pas la prétention de tout comprendre, mais nous essayons de saisir des spécificités des endroits où nous nous immergeons. Ce sont beaucoup de rencontres, de discussions, de lectures, etc. A partir de cette matière, l'art est dans le décalage. Comment décaler pour percuter, pointer des choses qui vont toucher les gens, leur parler ? Nous cherchons à proposer du désordre juste. Avec le mode d'intervention

des *Entreprises de détournement*, nous tentons d'instaurer une relation aux habitants, plus proche de *La Vie en abribus* d'Ilotopie ou des *Impostures* du Théâtre de l'Unité. Avec des projets comme *Safari intime* ou les *Entreprises de détournement*, une logique de

A chaque nouveau territoire, tout change et tout est possible. L'exploration est infinie. On est en interrogation permanente, on repart toujours de zéro. Nous n'avons pas envie de vendre nos spectacles, ni de nous faire acheter, mais de collaborer avec des programmateurs

« Quand on va taper aux portes des gens, il faut avoir envie de les aimer ! »

tournée est impossible. Cela ne peut pas devenir une routine. Quand on va taper aux portes des gens, il faut avoir envie de les aimer ! Cela exige beaucoup d'énergie.

qui nous font venir parce que notre projet correspond au leur. Avec les habitants comme avec les opérateurs, ces projets se font à l'humain.

● PROPOS RECUEILLIS PAR A.G.



Habitant. Personne qui éprouve et façonne au quotidien les dimensions culturelles et symboliques du territoire où elle vit. A la différence des spectateurs ou du public, les habitants ne se contentent pas d'être les destinataires d'une performance. Ils en sont aussi les sujets, parfois les partenaires.

Écriture habitée

Depuis les années 2000, les compagnies de rue explorent de nouvelles formes artistiques, ancrées sur un terrain spécifique, impliquant la population, maniant la proximité et le décalage.

« On assiste à un retour de balancier. La génération des 35-45 ans revient à un fondamental de départ, en l'approfondissant. Elle ne cherche plus à se confronter à un non-public comme dans les années 70-85, elle n'est pas en quête de spectateurs comme dans les années 1985-2000, elle veut rencontrer des habitants. » Philippe Saunier-Borrell, directeur des Pronomade(s) en Haute-Garonne, se réjouit de l'émergence d'une tendance qu'il contribue, avec d'autres, à soutenir. Nourris de l'expérience de leurs aînés, quelques artistes s'entêtent à sortir des cadres d'un réseau de diffusion institué dans les années 80-90, en explorant les territoires avec un souffle nouveau.

S'adresser aux habitants. KMK, KompleX-Kapharnaüm, Opéra Pagai... Ces compagnies, parmi d'autres, inscrivent au cœur de leur démarche une relation singulière à la population. Elles appréhendent le territoire comme un espace culturel et symbolique, façonné par ceux qui l'éprouvent au quotidien. L'art se fait relationnel, la rencontre devient l'un des principaux moteurs de l'acte artistique qui s'affirme parfois associatif, l'enjeu étant de faire *avec* les habitants. La population se transforme en sujet de création, voire en partenaire. De telles configurations bouleversent le modèle de diffusion conventionnelle. « Dans les Entreprises de détournement, il n'est pas question de public, souligne Cyril Jaubert, directeur artistique d'Opéra Pagai, ce sont les habitants qui sont confrontés à la proposition. C'est à eux que l'on souhaite s'adresser. » Cécile Cuny, plasticienne, une apprentie de la première promotion de la FAI AR, pousse cette logique encore plus loin. Avec *Le Pas de la porte*, elle s'installe pendant plusieurs mois au cœur d'un quartier. Dans son atelier-échope, elle fabrique des objets et convie

les habitants à la rejoindre dans cette activité. Les objets font médiation tandis que l'artiste cherche à sonder la nature complexe et subjective du lien qui se noue entre une personne et le lieu où elle habite. « Je propose un temps et un espace pour se rencontrer, partager et exprimer des choses... Je cherche à écouter, surtout. »

Travailler le réel. Point commun entre ces artistes aux esthétiques et aux modes d'intervention très différents : la recherche du contact direct avec la réalité. Ils veulent s'y confronter et la regarder en face pour être présents au monde. Ils privilégient le singulier, auscultent l'intimité et interrogent leur articulation au collectif. Ils revendiquent une appropriation artistique du réel, qui passe, bien souvent, par un décalage, voire une mise en fiction. En témoignent les paroles des habitants mises en image dans *SquarE→télévision locale de rue* de

« Dans les Entreprises de détournement, il n'est pas question de public, ce sont les habitants qui sont confrontés à la proposition. »

Cyril Jaubert, Opéra Pagai.

KompleXKapharnaüm (Villeurbanne), ou encore les mises en scène des habitants d'Argenton-sur-Creuse, photographiées et affichées en taille réelle dans les rues pour *Noyade Interdite* d'Ici Même (Paris). Dotés d'une partition préétablie, ces artistes « in situ et in vivo », pour reprendre l'expression d'Éma Drouin, directrice artistique du Deuxième Groupe d'intervention, mettent leur processus de travail à l'épreuve du contexte et des habitants. Ils cherchent à composer un objet artistique imprégné de vécu. De telles démarches produisent



Le Roman
fleuve
de KMK,
à Saint-Martory
en 2003.

© FRANÇOIS SERVEAU

une écriture de composition éphémère, perméable au monde. Cette voie artistique est celle du doute et du questionnement. Dans les quartiers où elle s'installe, Cécile Cuny veut être à la fois «une habitante, une artiste et une personne en recherche poétique et sensible».

Prendre le temps de la rencontre. Une condition *sine qua non* du développement de ces écritures : l'inscription dans la durée. Entre repérage, immersion et création *in situ*, les artistes se donnent le temps et les moyens de créer les conditions d'une rencontre qui dépasse largement le temps d'un spectacle. En articulant action culturelle et création, ils démontrent la possibilité de penser ensemble ces deux dynamiques, trop souvent

disjointes dans le milieu de l'art. Dans cette perspective, Pierre Sauvageot, directeur de Lieux publics, prône la logique de la commande publique. «*Les compagnies de rue sont capables d'une très grande qualité de production dans des contextes de sur-mesure. Elles parviennent à raconter des histoires à des territoires avec une grande générosité.*»

«*L'espace public, géographique et culturel, est infini, observe Cyril Jaubert. Tu changes de ville, de quartier, tout change. Les réalités sont différentes partout, il y a tant à faire, à dire, à explorer!*» En écrivant pour et avec un territoire sensible, ces compagnies perpétuent et renouvellent l'une des motivations artistiques principales des arts de la rue : parler du monde qui les entoure, à ceux qui y vivent.

● ANNE GONON

Temps. Processus d'appropriation du territoire, période d'imprégnation, de recherche. Peut devenir une part intégrante de la création.

Le temps à l'œuvre

Quand le temps de l'élaboration devient partie intégrante du spectacle, quand le territoire est à la fois le lieu où l'on joue et le lieu exprimé, une nouvelle esthétique se fait jour.

C'était hier : des artistes, notamment ceux que l'on nomme encore « de rue », sont sortis des murs convenus pour s'approprier temporairement des lieux dévolus au quotidien. Déterritorialisation de l'art, reterritorialisation de l'espace public, aurait dit Gilles Deleuze. Qui annonçait aussi, dans son *Abécédaire* : « Constituer un territoire, c'est presque la naissance de l'art ». Un territoire impalpable, dans ce cas, avec l'espoir que sa configuration persisterait dans les mémoires.

Révélateurs. C'est toujours vrai. Mais ce territoire n'est pas indépendant, il se nourrit du contexte et le nourrit, il en joue plus ou moins les résonances. Cela d'autant plus si le choix des artistes est de répondre aux suggestions du lieu, voire de faire de leur création une manière de révéler le « réel » dans lequel elle s'inscrit. Ce réel étant, dans les exemples que l'on a pu voir récemment, une architecture, un quartier ou une ville entière et ses habitants. Chaque lieu est à la fois spécifique et signifiant des modes de vie de notre société, chaque démarche est particulière. On peut néanmoins, au risque d'une simplification abusive, isoler quelques points communs et quelques-unes des questions que pose ce type de réalisation.

La relation à la durée, par exemple. S'imprégner d'un environnement, l'approprier et s'y approprier est long. Temps de recherche, comme pour un cinéaste ou un romancier, ou part intégrante de l'œuvre, qu'il convient alors de considérer comme un processus ? Tout dépend de ce qui est visible publiquement. Ainsi *Passants*, d'Ex Nihilo, inclut les libres improvisations pratiquées « à cru » dans le quartier marseillais de Belsunce, les rendez-vous de restitution au local de La Compagnie où les danseurs étaient en résidence, la traduction spectaculaire en salle de la réalité éprouvée et encore *Calle Obrapia*, proposition de rue issue d'une immersion analogue dans un quartier de La Havane à Cuba.

Pierre ? La Restitution, mûri à Rennes et qui sera présenté dans sa version sottévilloise pendant le festival VivaCité, est encore plus évident. Le propos s'inscrit dans la démarche initiée par Hervé Lelar-

doux avec *Ville invisible 1*, il y a dix ans. « Le projet, écrit l'auteur, consiste d'une part à appréhender la ville dans sa globalité, comme cadre et sujet du spectacle, et d'autre part à explorer celle qui réside dans la tête des passants, leur ville invisible. » Pour *Pierre ?*, tout commence par une petite annonce dans un journal gratuit : Pierre, amnésique, aurait vécu à... Il ne se souvient pas de la ville mais peut-être la ville se souvient-elle de lui. Appel à témoignages, convocation des vrais-faux témoins, confrontations, recoupements, itinéraires, naissance d'une rumeur relayée par les médias... La « restitution » – avec reconstitution d'un accident qui aurait emporté la mémoire de Pierre – est un moment dans un parcours qui reflète la ville.

L'habitant-présent. Les projets de ce type imbriquent souvent la réalité et la fiction. Le *Safari intime* imaginé par Opéra Pagai nous emmène, à la façon du *Diable boiteux* de Lesage, dans une observation des comportements humains. La fable « zoologique-critique » est signifiée par des cartels. Le quartier est réel comme les appartements mis à disposition par les habitants. En l'état ou scénographiés ? Certains personnages, dans des situations quotidiennes à peine appuyées, sont aussi interprétés par des habitants. Jouent-ils, sont-ils leur rôle ? Je vois là une analogie avec le goût actuel pour la fiction documentaire qui a marqué le dernier Festival de Cannes. KompleXKapharnaüm prélève au naturel, dans les tours et les immeubles, l'image de leurs occupants. Mis en dialogue improbable ou recomposés en géant chimérique sur les façades, ces portraits témoignent des vies invisibles que recèle l'urbanisme anonyme. Là aussi, ce qui signifie le réel, ce sont les « vrais » gens, et ce qui fait œuvre, c'est la fiction consentie qui donne visibilité à ce réel, dans une relation individuelle aux spectateurs.

Dans un autre projet en attente de concrétisation, Mark Etc et le groupe Ici Même envisagent le dessin progressif, par captation d'actes quotidiens, d'une carte-territoire faisant la nique aux caméras de surveillance et lisible par les oiseaux...

● SYLVIE CLIDIÈRE



Là commence le ciel, Villeurbanne, 2006

« Si je veux parler d'un lieu, (...) il faut aussi que je vive là, que je comprenne l'histoire, le sens actuel de l'endroit... »

Julie Desprairies,
compagnie
des Prairies.

Le mouvement des lieux

Des escaliers, une vendeuse, la vue que l'on a par une fenêtre et tout le quartier des Gratte-ciel : c'est la matière à danser de Julie Desprairies à Villeurbanne.

Pour Julie Desprairies, la danse sert à « rendre visible le mouvement des lieux ». La chorégraphie, dit-elle, « prend appui sur les données physiques, concrètes de l'espace et le mouvement est lié à l'usage quotidien du corps dans ce qu'il a de plus simple ; si je veux parler d'un lieu, il faut des mouvements de ce lieu, je dois donc y intégrer des gens qui en ont un usage. Il faut aussi que je vive là, que je comprenne l'histoire, le sens actuel de l'endroit... » Selon ces principes, elle a créé en 2006 pour la Biennale

de Lyon *Là commence le ciel*, dans le quartier des Gratte-Ciel de Villeurbanne, une enclave quasi autonome dans la ville, trace des utopies collectives des années 30, qui associe la monumentalité du TNP, de l'hôtel de ville et des deux tours d'entrée et la sobriété fonctionnelle des immeubles de logement. Encadrée par des professionnels, l'équipe qui élabore la « matière dansée » reflète la diversité actuelle du territoire : habitants, commerçants, employés de mairie, étudiants...

Infiltrés. Le résultat est un parcours qui lézarde entre les axes et s'infiltré dans les replis. Je me souviens : d'un duo, danseuse et vendeuse, habillant un mannequin de vitrine ; du son d'un

ensemble de clarinettes emplissant l'intervalle entre deux murs d'une cour intérieure ; d'une course rapide surlignant l'oblique d'escaliers derrière des fenêtres amplement découpées, en contraste avec la modestie de couloirs intérieurs ; de la ligne d'air tracée entre le TNP et les tours d'entrée par deux danseuses parallèles, rappelant le *Roof*, de Trisha Brown... Au final, dans une grande salle de l'hôtel de ville, sur des musiques de Hanns Eisler, une chorégraphie de groupe évoquait librement les premiers congés payés, dont une exposition photographique, dans le hall, célébrait le soixantième anniversaire. « *Ma chorégraphie*, conclut Julie Desprairies, *appartient aux Gratte-Ciel. Si un festival veut la programmer, il suffit de la reprendre là.* » *In situ*, décidément. ● S.C.

La Fabrique de liens de l'Apprentie compagne

Proserpine, clown publique et gratuite

Pour savoir « ce que raconte un territoire », Proserpine est allée au devant des gens, de lycée en marché. Un jour frère, l'autre psy ou dictateur, elle y a puisé la matière du « Tout Nous ».

Parce que Caroline Obin avait le désir de quitter la scène pour « aller vers le politique », elle a imaginé la Fabrique de liens, un programme de résidences dans l'espace public. Le but ? « Chercher ce que raconte un territoire. » Et répondre à la commande faite par la structure culturelle qui porte le projet (chercher de nouveaux publics, questionner les habitants...). De 2005 à 2007, son personnage, Proserpine, a ainsi séjourné dans des lieux aussi divers qu'un lycée, un hôpital ou un marché de Noël, pour se mettre « à la disposition des gens », conformément à sa condition revendiquée de « clown public ».

Les méandres de l'humanité

La force et la qualité de présence de ce personnage ont favorisé un contact immédiat avec les spectateurs. « En étant dans l'espace public, je suis gratuite : je suis là pour rien, je suis seulement là pour être avec les gens, explique Caroline Obin. Je deviens un exutoire, un prétexte pour exprimer des pulsions et des sentiments personnels. Je deviens la voix des gens. Je peux être un psy, un frère, une bonne sœur, un dictateur, un bouc émissaire... C'est un voyage dans les méandres et les paradoxes de l'humanité où tout est possible. »

Le matériau récolté lors de ces rencontres était retravaillé par Caroline Obin et un artiste complice (différent à chaque fois : vidéaste, plasticien, écrivain ou chorégraphe) en vue du compte-rendu présenté par Proserpine pour clore chaque résidence.

La Fabrique de liens est aujourd'hui terminée. Elle a donné naissance à une exposition regroupant les œuvres produites pour les comptes-rendus, un recueil de textes, des chansons et, bien sûr, un spectacle de Proserpine, *Le Tout Nous*. ● NALY GÉRARD



© CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

Stéphanie Bourson, action culturelle de Bagnole

Prendre soin des soignants

Bagnole, en Seine-Saint-Denis, a accueilli la Fabrique de liens de Proserpine à l'automne 2007, en partenariat avec Le Samovar. « Notre intention première était d'investir un lieu non culturel et de rencontrer la population qui ne va pas au spectacle, explique Stéphanie Bourson, chef de service du développement de l'action culturelle de la ville. Nous voulions aussi faire découvrir Proserpine qui, quelques mois plus tard, allait présenter aux Bagnoletais son spectacle *Le Tout Nous*, après une résidence de création. »

Un matin, le personnel du Centre médical a donc découvert une nouvelle « blouse blanche » : la clown Proserpine. Une semaine durant, celle-ci a côtoyé

infirmières, médecins et dentistes, rencontrant parfois des résistances, auscultant finalement davantage les soignants que les soignés, comme en témoignait son compte-rendu autour du « soin ». Les retours de la part des usagers du centre médical ont été positifs. Et encore davantage de la part du personnel. « Proserpine a essayé de restaurer les relations dans l'équipe, résume Stéphanie Bourson. Elle a fait passer un peu d'harmonie, d'humour et de fantaisie dans un lieu de souffrance. De notre côté, cela nous a conforté dans l'idée qu'il faut sans cesse inventer des formes et sortir des sentiers battus pour aller à la rencontre du public. » ● N.G.
www.myspace.com/chezproserpine



Le Deuxième groupe d'intervention, trois ans à Harfleur

Au fil de la conversation

Résidence en pointillés, mais étendue sur trois ans, *Conversation avec Harfleur* prend le ton d'un journal intime à plusieurs voix, celle de Deuxième groupe et celles des habitants.

Un compagnonnage sur trois ans, une résidence de diffusion pour s'immerger dans un territoire sans s'y fondre : l'expérience de Deuxième Groupe d'intervention à Harfleur est originale. « *Au fil du temps, j'ai rencontré chaque acteur de la ville* », précise Ema Drouin. De rendez-vous avec le personnel de la municipalité en discussions avec les habitants, d'interventions au collège en rencontres à la bibliothèque, « *j'accompagne la ville dans son projet culturel ambitieux, tout en restant à l'extérieur et c'est un positionnement passionnant* ». La compagnie a apporté dans ses bagages trois propositions (*Les Yeux bleus*, *Etats des lieux* et *Chevet des cathédrales*). « *Leur écriture contient une part de porosité. Nous cherchons ce qui fait sens vis-à-vis d'Harfleur. Les questions posées le sont ensemble, les actions menées se font ensemble et certaines écritures aussi.* » Ainsi, la compagnie travaille ses projets dans chacun des trois quartiers de la ville, avec comme objectif de les faire converger au centre culturel en cours

de construction à l'intersection de ces quartiers. « *Ces trois ans nous donnent le temps d'être en contact direct avec les gens. Chacun des projets à Harfleur a une couleur particulière: tout y prend des proportions plus intéressantes. Les habitants s'emparent de notre travail plus vite et cela l'enrichit.* »

Conversation avec Harfleur est à la fois le titre générique de l'aventure de la compagnie en Haute-Normandie et le nom de la création que Deuxième Groupe souhaite proposer en 2009, pour clore l'expérience. « *Elle traversera mon parcours à Harfleur. Je la rêve comme un carnet intime à donner à voir et à lire. J'aimerais y intégrer le public d'Harfleur: qu'il amène les images qu'il a de nous.* »

Les artistes regardent la ville et la ville regarde les artistes. Un jeu de miroirs qui « *nous fait avancer* », poursuit Ema Drouin. Elle a le sentiment que ce projet a « *ancré* » sa compagnie. Sans doute, car de part et d'autre la liberté demeure. ● NATHALIE MAURET

Michel Toulouzan, adjoint aux affaires culturelles d'Harfleur

« Les artistes entrent dans la ville »

La construction d'un nouvel équipement culturel, la création de vitraux contemporains pour l'église : Deuxième Groupe d'intervention a intégré son travail aux projets d'Harfleur. La cité de 8 600 habitants a en outre repatiné sa

Fête de la scie, un festival de rue avec un solide socle médiéval. « *Harfleur et les arts de la rue ont une histoire commune grâce à cette fête. L'écriture d'Ema Drouin permet de toucher le public en faisant vibrer d'autres cordes* », détaille

Michel Toulouzan, l'adjoint aux affaires culturelles. L'écriture originale de la compagnie s'est enrichie du contact avec les habitants et les services municipaux. « *Les artistes rentrent dans la ville* », résume l'élu. ● N.M.

Nouvelles formes. Travail accompli «là où ça ne va pas de soi», empruntant des sentiers de traverse, irréductible à une reproductibilité industrielle, s'épanouissant dans une relation tissée avec une population.

POINT DE VUE

Sans tabous ni totems

Terrain, décentralisation, proximité... Ces tartes à la crème sont servies de débats en colloques culturels pendant que la ségrégation s'accroît entre stars nationales et soutiers des territoires.

Parler d'action artistique sur un territoire relève, pour le moins, du pléonasme... ou d'un vieux tabou sous-entendu des politiques culturelles. Créer le Festival d'Avignon en 1947, celui d'Aurillac en 1986, c'était, d'emblée, poser un acte artistique sur un territoire. Existerait-il donc aujourd'hui un art hors-sol, déconnecté des lieux où il s'exerce et des hommes qui les habitent? Existerait-il donc, dans nos villes et nos campagnes, des populations échappant à l'épithète de locale et soupçonnées plus aptes que d'autres à comprendre la création contemporaine? Poser la question est déjà y répondre...

Lourd inconscient. A l'époque où l'on oppose volontiers le nomadisme de l'élite mondialisée (cher à Attali) à la relégation d'une partie de la population, à un moment où les sociologues constatent à quel point les inégalités sociales se traduisent en ghettos géographiques, les mots sont tout sauf innocents. Ne nous y trompons pas : cette sémantique redoutable peut nous piéger. Sans oser le formuler, elle constate une réalité dont le milieu culturel s'est fort bien accommodé et livre un lourd inconscient des politiques culturelles. De même que la Politique de la ville sert de cataplasme à des quartiers dans lesquels on a précisément négligé tout ce qui fait ville (l'architecture, les lieux de convivialité, les strates historiques, la notion de centre autre que commercial), la politique culturelle qui se croit obligée de préciser qu'elle s'adresse aux habitants d'un territoire pourrait bien marquer la défaillance de la politique et de la culture.

Au fond, la novlangue de la gestion culturelle ne fait que renouveler le bon vieux clivage «art/sociocul», sous un vernis moins dévalorisant. Entre

les artistes que nul ne se risquerait à qualifier de régionaux, quel que soit leur lieu d'existence, et les autres. Entre des territoires délaissés du maillage de l'institution culturelle –et délaissés tout court, qu'ils soient urbains ou ruraux– et ceux dont on n'imagine pas un seul instant qu'ils puissent être terres de mission (que Neuilly, Levallois ou Puteaux, pourtant confites dans leur ennui, fassent l'objet d'un «schéma de développement culturel»? Vous n'y pensez pas...). Soixante ans de décentralisation culturelle pour en arriver là?

Fauteuil vide et festivalite. Le paradoxe est en effet assez savoureux entre la décentralisation affichée et le centralisme de ce qu'il faut bien appeler la reconnaissance artistique. Regardez les programmations des scènes nationales, des CDN, celle des festivals de rue : à de rares exceptions près –par exemple, le travail de Francis Peduzzi à la tête du Channel de Calais–, elles obéissent à l'adoubement par la centralité. Respectueuses de l'adage «nul n'est prophète en son pays», les nominations dans les CDN évitent soigneusement les artistes du cru, quelle que soit leur aura. Les désengagements successifs de l'Etat accélèrent la ségrégation entre une frange de grands noms à la renommée nationale, quasi interchangeables dans les programmations, et les artistes soutiers des «territoires», relevant des politiques régionales ou municipales. Plutôt que délégation, il y a nettement défaut. Et l'action culturelle «là où ça ne va pas de soi» en fait douloureusement les frais.

Car le débat sur les territoires met vite en lumière la contradiction du politique, entre l'obsession de laisser une trace bâtie et l'angoisse de l'élus face aux fauteuils vides. Dans ce contexte, les arts de la rue



Noyade interdite, par la compagnie Ici Même (Paris).



« Allez trouver une case budgétaire à ces énergumènes qui prétendent montrer autre chose qu'un spectacle! »

ont longtemps été perçus comme le totem réconciliateur entre l'art et les populations, entre la fête et la culture, l'alibi artistique et l'attraction touristique. L'outil qui permettait de se débarrasser à bon compte d'une politique au long cours, d'un travail artistique en profondeur, au prix d'une festivalité aigüe, propice à attirer les médias et le touriste. Au risque d'une programmation aussi interchangeable que celle du théâtre en salle...

Hors-sol et « in situ ». Minoritaire, l'insurrection pointe toutefois son nez et trouve quelques complices parmi les derniers élus et administrateurs convaincus que le partage du sensible préfère les sentiers de traverse aux autoroutes de l'événementiel à têtes d'affiches. C'est d'elle que vient le renouvellement des formes : refusant d'entrer dans une logique commerciale de tournées d'été, des artistes inventent de nouvelles formes *in situ* dans l'art vivant. A l'opposé du hors-sol de « l'art contemporain international » si prisé du marché, leur travail, irréductible à une reproductibilité industrielle, ne s'épanouit que dans une relation tissée à un espace et à une population.

Irréductibles. Quelques exemples... C'est, à Saint-Herblain (44), la connivence réussie entre l'Agence culturelle et la compagnie Le Sablier, qui infiltre les quartiers de mystérieux « Gaspard » inspirés de l'histoire de Kaspar Hauser. C'est, dans le quartier d'Etouvie à Amiens (80), l'action d'Etienne Desjonquères qui n'a pas peur de reprendre à son compte l'honni vocable de socio-culturel avec, entre autres, la complicité de l'inusable Jacques Livchine. C'est le travail mené de longue date par les compagnies Ici Même (Paris) ou Le Bruit du frigo (Bordeaux), dont les effractions interrogent sans ménagement l'urbanisme contemporain et la politique du logement. C'est l'inclassable Denis Tricot dont le travail de menuisier/ sculpteur/ architecte de l'éphémère/ performer défie les cases disciplinaires et qui conjugue nomadisme (de Turquie en Ukraine) et travail au long cours en milieu rural (dans le Cantal ou en Charente-Maritime)... Beaucoup d'autres irréductibles seraient à citer, dont les gestes artistiques, dans leur diversité ont pour point commun de ne pas entrer dans les cases de la « diffusion ». Allez trouver une case budgétaire à ces énergumènes qui prétendent montrer autre chose qu'un spectacle ! L'air du temps n'est pas à l'effraction... et la bureaucratie, l'obsession des normes sécuritaires s'allient volontiers à la loi du marché pour aseptiser les propositions.¹ Qu'on ne s'y trompe pas : c'est là que l'art s'invente, se ressource, circule, reste vivant et irréductible à l'« objet » auquel on voudrait coller un numéro...

● VALÉRIE DE SAINT-DO

1. Quant on ne tombe dans la bouffonnerie d'une censure politique qu'on croyait d'un autre âge, comme celle subie par la compagnie Princesses Peluches à Cuers.

Réel. Se confronter à la réalité, s'en saisir comme d'un espace matériel et sensible, développer un point de vue artistique sur celui-ci.

Entrer dans les quartiers

La Politique de la ville, qui dépend de la secrétaire d'Etat Fadela Amara, s'occupe des « zones urbaines en difficulté ». Un terrain avec lequel certaines compagnies se sentent en empathie. Entretien avec Philippe Chadoir, sociologue.

Philippe Chadoir est maître de conférence à l'Institut d'urbanisme de Lyon et chercheur à l'Institut de recherche géographique. Il a codirigé avec Jacques de Maillard en 2004 un ouvrage intitulé *Culture et Politique de la ville* aux Editions de l'aube.

Stradda : En quoi les démarches des compagnies de rue entrent-elles particulièrement en résonance avec le volet culturel des Politiques de la ville ?

Philippe Chadoir : Il y a, chez un certain nombre de compagnies, une forme d'empathie à l'égard des territoires. Elles ont des atouts forts vis-à-vis de la question de la ville comme objet, comme espace matériel et concret et comme espace de jeu. Elles disposent d'un savoir-faire, d'une réelle capacité à nouer des relations à des populations spécifiques, à se confronter à des situations complexes. La spécificité de leurs propositions s'exerce sur des thématiques mémorielles, sur la sensibilité par rapport à un lieu, c'est-à-dire sur une maîtrise de l'espace sensible. C'est avant tout sur une entrée artistique que les compagnies de rue ont une carte à jouer. Cette approche leur permet d'échapper, en partie, au stigmate socio-culturel dont certaines actions, comme les ateliers de pratique amateur, sont malheureusement aujourd'hui entâchés.

Pourquoi les compagnies de rue sont-elles rarement en lien direct avec les dispositifs de Politique de la ville ?

Les porteurs de projets sur les territoires sont les opérateurs. C'est à eux qu'il revient de négocier la place de la culture dans le cadre de la Politique de la ville. Ils convoquent des compagnies parce qu'ils les estiment pertinentes quant aux problématiques culturelles et politiques.

Cette situation me semble juste : les artistes n'ont pas à assurer un rôle de médiation. On fait appel à eux à l'égard de leur capacité à se saisir de la réalité d'un territoire, à développer un point de vue artistique sur celui-ci. La relation entre une « politique de la ville » et les compagnies de rue

est ancienne. Déjà, à la fin des années 90, à l'époque des Projets culturels de quartier, des opérations intéressantes avaient été développées. Pour autant, je ne connais pas de compagnies de rue qui soient des professionnels de la Politique de la ville et c'est heureux. La Politique de la ville n'est pas un guichet où les compagnies s'adresseraient pour diversifier leurs activités artistiques. S'il y a des opportunités qui se créent, il n'y a pas d'opportunisme de la part des artistes. Les compagnies ne font pas le choix d'œuvrer dans le cadre de la Politique de la ville, elles investissent un territoire et y proposent des créations qui ont du sens, à cet endroit-là.

Le dispositif est-il en voie d'appauvrissement ?

Le volet culturel de la Politique de la ville a été drastiquement réduit. La ponction est beaucoup plus importante que celle que connaît le champ culturel. A Lyon, par exemple, les crédits Politiques de la ville affectés à la culture ont été réduits de 40%. Les collectivités territoriales ne peuvent pas supporter un tel transfert financier, même quand elles soutiennent les porteurs de projets. On assiste manifestement à un hiatus complet entre d'une part des discours, une médiatisation à outrance et, de l'autre côté, une pratique systématique de la terre brûlée. Pour les compagnies, la conjoncture est donc très défavorable, et pour les territoires et leurs habitants, la situation est dramatique.

● PROPOS RECUEILLIS PAR ANNE GONON





« Le leitmotiv, c'est de ne pas se gameller avec les gens d'un quartier dont on rameute l'histoire. »

Stéphane Bonnard
et Pierre Duforeau,
KompleXKapharnaüm

Interview

Stéphane Bonnard et Pierre Duforeau, directeurs artistiques de KompleXKapharnaüm

« On n'est pas toujours les bienvenus »

SquarE→
télévision locale
de rue,
KompleX
Kapharnaüm,
Avignon 2004

Stradda : En quoi les quartiers en Politique de la ville influent-ils sur vos processus de création ?

KompleXKapharnaüm : L'histoire d'un territoire, sa gueule même, ont de l'influence, qu'il se trouve en Politique de la ville ou non. Ce qui anime notre projet, c'est l'envie d'une porosité avec le quotidien, la réalité, pour une proposition artistique qui ne soit pas enfermée dans sa tour. Cela peut nous entraîner dans des formes presque animatrices ou sociocul. A Roubaix (en mai 2008), le scénario de *PlayRec*¹ est parti de la Condition publique. Mais on a ouvert sur la vie d'un quartier où il y a beaucoup d'usines, où la plupart des espaces de socialisation ont disparu. Après, au moment de l'écriture, il faut donner à comprendre autre chose que ce que tout le monde connaît. Il y a une écriture artistique, une narration peu linéaire.

La restitution produit-elle alors des chocs culturels ? La forme est peu évidente de prime abord, c'est vrai. Notre narration est assez éclatée. Nous avons d'ailleurs ajouté au début de *PlayRec* une introduction très didactique, pour désamorcer l'impression que ce qui est montré serait destiné à d'autres. Nous avons le souci de rester dans une forme proche du théâtre populaire.

Quel accueil recevez-vous de la part des habitants dans les quartiers ?

Le public n'est pas forcément habitué à nos histoires. Le leitmotiv, c'est de ne pas se gameller avec les

gens d'un quartier dont on rameute l'histoire. Ils sont dans un rapport moins conquis au spectacle, plus critique. Leurs préoccupations sont ailleurs. Tu n'es pas toujours le bienvenu. Il faut désamorcer le rapport de force, expliquer que ce que l'on fait n'est pas forcément mieux que ce qui existe là, que ce n'est juste pas la même culture. On peut sur ces bases-là embarquer tout un immeuble dans un projet. En centre-ville, les gens sont moins disponibles et les choses plus signifiées. C'est vraiment une histoire de classes sociales. A Aix-en-Provence, nous nous sommes pris des râteaux toute la journée dans la rue. Parce que la proposition artistique ne se fait pas là. Ou que nos protocoles de création et d'écriture sont orientés pour certains publics.

Quel accueil recevez-vous de la part des acteurs de la Politique de la ville ?

L'accueil est variable, avec une grosse tendance au fusil à pompe... La plupart travaillent là depuis longtemps, avec peu de moyens. Ils voient arriver des artistes qui resteront peu et les suspectent parfois de venir chercher des budgets. Les malentendus s'estompent ensuite. Mais nous ne travaillons pas beaucoup avec les acteurs institutionnels de la Politique de la ville, pour ne pas être coincés dans un réseau, et pour trouver des témoins qu'on ne nous envoie pas.

● PROPOS RECUEILLIS PAR OLIVIER BERTRAND

1. A partir d'une fliche, *PlayRec* recherche des traces, des témoins, puis raconte l'histoire du lieu.



© TINA LOUISE HUNDERUP

Copenhague

Hello!earth, bonjour l'invisible!

Alternant période de festival et temps de réflexion la biennale Metropolis mobilise les agitateurs urbains. Focus sur le travail des Danois d'Hello!earth.

C'est une des plus récentes initiatives du très remuant Københavns Internationale Teater (KIT) : pendant dix ans, la biennale Metropolis va offrir la ville aux artistes, architectes ou urbanistes, à ceux qui la vivent et la réinventent, mêlant des parties festival, les années impaires, et des volets laboratoire et développement de projets, les années paires.

Invités du festival inaugural, en 2007, les compagnies Art Zoyd, By Beijing, Groupes Dunes, KMK, Circo da Madrugada... Côté création danoise, Vera Maeder et Jacob Langaa-Sennek de la compagnie Hello!earth (ex-UDflugt) ont proposé un parcours d'expériences basé sur leur concept d'*Invisible Reality Show*. Créé en 2005, en collaboration avec d'autres artistes scandinaves, celui-ci développe une série de performances *in situ* composées comme un voyage.

iPod-guidés. Par le recours au théâtre, à la performance, aux arts visuels et sonores, les membres d'Hello!earth incitent le spectateur à modifier sa perception de l'environnement. Muni d'un iPod, ce dernier se laisse guider par les instructions et expérimente la ville à travers les rencontres et expériences mises en scène par la compagnie, entremêlant réalité et fiction.

La démarche artistique de Vera Maeder et Jacob Langaa-Sennek se nourrit du regard qu'ils portent sur leur quartier de Copenhague (Nørrebro) comme des territoires qu'ils traversent. Une rue, une place, un centre commercial sont autant de lieux à révéler... Derrière le voile de la banalité se cachent des trésors invisibles, oubliés. Vera et Jacob s'imprègnent des lieux, choisissent les

éléments à mettre en valeur et composent des situations amenant le spectateur à regarder les territoires, ses trajets quotidiens et lui-même sous un nouvel angle. « *On a choisi l'expérience en solo pour que chaque spectateur reste à l'écoute de son ressenti sans se laisser parasiter par celui des autres.* »

Délocalisés. Outre les parcours de Copenhague, en 2007, Jacob et Vera ont menés leurs expériences aux Pays-Bas, en Jordanie, au Brésil, en collaboration avec des artistes locaux afin que « *100 % du projet soit significatif localement, et pas un simple produit d'exportation* », souligne Jacob. Trouver la situation permettant aux habitants de modifier leur perception d'un territoire est aussi une question culturelle. Au Brésil, l'inattendu peut résider dans le simple fait de s'asseoir sur un banc pour regarder son quartier, au Danemark, dans celui de boire une bière avec des marginaux sur lesquels on pose trop souvent un regard furtif. Il s'agit avant tout pour Hello!earth de modifier le cours de la vie quotidienne et d'accompagner chaque spectateur pour qu'il dépasse ses interdits. L'idée est bien qu'il y a davantage à expérimenter dans les situations de la vie courante que ce que nos regards fatigués veulent bien y voir.

Hello!earth a développé l'*Invisible Reality Show* pour permettre le croisement de plusieurs participants ou de tisser des liens avec le reste du monde en invitant, par exemple, un artiste brésilien à interagir avec le promeneur. En vue aussi un manuel permettant à chacun d'expérimenter un territoire autrement. ● ISABELLE DUVAUL

www.kit.dk

www.helloearth.cc

Vera Maeder
(metteur en scène, danseuse, comédienne) et
Jacob Langaa-Sennek
(scénographe, musicien, compositeur), anciens membres d'Udflugt collaborent depuis l'an 2000. Aujourd'hui, avec Hello!earth, ils développent leur concept d'*Invisible Reality Show* : des balades au cours desquelles le spectateur-acteur joue avec une réalité qui reflète ses propres perceptions.



Le Goliath 2008-2010

L'outil incontournable pour les professionnels des arts de la rue et des arts du cirque

- 3 500 structures
- 10 000 contacts
- analyses et chiffres clés

45 €

hors frais de port

EN CADEAU : LE GUIDE



Stradda

Le magazine de la création hors les murs, accompagné des Brèves, supplément d'information professionnelle

Abonnez-vous !

1 an, 4 numéros : 28 €

EN CADEAU : 1 DVD



Où trouver nos éditions ?

- Commande en ligne, liste des points de vente : www.horslesmurs.fr rubrique **éditions**
- HorsLesMurs, 68 rue de la Folie Méricourt · 75011 Paris · France
tél. : +33 (0) 1 55 28 10 10 · fax : +33 (0) 1 55 28 10 11 - accueil@horslesmurs.fr



Education and Culture DG

Culture Programme

Ce projet a été financé avec le soutien de la Commission européenne. Cette publication (communication) n'engage que son auteur et la Commission n'est pas responsable de l'usage qui pourrait être fait des informations qui y sont contenues.

Hors les murs

CIRCOSTRADA NETWORK



Liberté • Égalité • Fraternité
REPUBLIQUE FRANÇAISE

Ministère
Culture
Communication

sacem 